



A la recherche des femmes... philosophes. La femme philosophe, une espèce disparue ?

Myriam Kissel

► To cite this version:

Myriam Kissel. A la recherche des femmes... philosophes. La femme philosophe, une espèce disparue ?. Journée de l'Antiquité, Facultés de Lettres et de Sciences Humaines, Apr 2007, Saint-Denis, La Réunion. pp.93-106. hal-01217769

HAL Id: hal-01217769

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01217769>

Submitted on 30 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A la recherche des femmes... philosophes

La femme philosophe, une espèce disparue ?

MYRIAM KISSEL,
CRLHOI

Dans le catalogue très original des éditions Arléa se trouve un ouvrage du grammairien Gilles Ménage¹ *Histoire des femmes philosophes*, traduit du latin par Manuella Varey et présenté par Claude Tarrène avec comme sous-titre « Réparation d'une injustice ». Cet ouvrage, paru en latin en 1690 sous le titre *Mulierum philosopharum historia*, est dédié à Mme Dacier. Il énumère 65 femmes philosophes de l'Antiquité jusqu'au haut Moyen-Age classées par écoles et par ordre alphabétique. Ces notices contiennent de longues citations des mentions concernant la vie et l'œuvre de ces femmes, citations d'autant plus précieuses qu'il s'agit pour beaucoup de textes païens ou chrétiens difficilement accessibles². De plus ces textes, issus de compilateurs, commentateurs, doxographes, historiens, sont souvent les seuls documents qui nous restent : la quasi totalité de l'œuvre des femmes philosophes est perdue. Lors du vaste naufrage dans lequel a sombré définitivement une très grande partie de la littérature antique, l'œuvre des femmes a coulé le plus profondément. S'agissait-il de leçons, de conférences orales, selon la tradition grecque, qu'aucun disciple ou auditeur direct n'aurait recueillies ? Ces textes n'ont-ils pas été jugés dignes, ultérieurement, d'être recopiés ? De plus, certaines de ces figures féminines ne seraient-elles pas des inventions, des figures confectionnées à partir d'un père ou d'un époux philosophe de façon à créer une femme utopique ? En effet, Ménage met sur le même plan histoire et mythe, histoire et légende.

Dans le cadre de cette étude, nous voudrions tenter de cerner quelques cas de figures et quelques conceptions de la femme : l'origine mythique de la femme, la femme et l'espèce animale, la femme citoyenne. *A priori*, il semble y avoir une contradiction irréductible entre les femmes philosophes et la femme conçue comme espèce distincte. Envisagée dans sa globalité, la femme est d'emblée une

N.B. : Pour des raisons techniques, il n'a pas été possible de disposer les esprits et les accents sur les mots grecs.

¹ Gilles Ménage (1613-1692) est l'auteur de *La Requête des Dictionnaires à l'Académie* (1649), les *Origines de la langue française* (1650), devenues après sa mort *Dictionnaire étymologique* (1694), les *Observations sur la langue française* (1672) et *Les Origines de la langue italienne* (1669).

² Voir par exemple la notice d'Eudocie, p. 25-31.

espèce négative. Plus on est proche du mythe, plus la femme est malfaisante. Plus on se rapproche de la cité, plus elle est, si je puis dire, amendable...

FEMME ET MYTHE

Concernant l'origine de la femme, les textes canoniques sont les deux poèmes d'Hésiode ainsi que *l'Iambe des femmes* de Sémonide.

Les deux poèmes didactiques d'Hésiode (VIII av. J.-C.), *La Théogonie* et *Les Travaux et les jours*, présentent l'apparition du γενος γυναικων. Comme le mythe des races, ces textes ont été abondamment et excellemment commentés : d'une part par P. Vidal-Naquet et J.-P. Vernant³, d'autre part par le courant, né du féminisme américain des années 70, des *gender studies*, courant illustré en France par *l'Histoire des femmes*, dirigée par G. Duby et M. Perrot, parue en 1990 ; le tome 1, dirigé par P. Schmitt-Pantel, concerne l'Antiquité.

Dans *La Théogonie*, la race des femmes constitue un ensemble anonyme (v. 591-592). La redondance γενος και φυλα γυναικων souligne la spécificité de la femme⁴. Le terme φυλον est généralement employé au sens d'espèce ou de race, de genre, pour les animaux et pour tout être envisagé en nombre : oiseaux, dieux, femmes, chantres. Dans *Les Thesmophories* (v. 786), Aristophane parle de το γυναικειον φυλον. Sur le plan politique, dans le cadre de la cité et singulièrement d'Athènes, φυλον désigne les dix tribus⁵. Xénophon, dans *Le Gouvernement des Lacédémoniens* (I, 4), met en parallèle το αρρεν φυλον le sexe masculin, et το θηλυ φυλον : le sexe féminin. Hésiode (*La Théogonie*, v. 590) utilise l'adjectif dérivé θηλυτερων. L'adjectif θηλυς désigne, en bonne et en mauvaise parts, tout ce qui touche au féminin. Il a de très nombreuses occurrences, et dans des contextes très variés, chez les poètes tragiques, Aristophane (*Les Nuées*), Platon, Aristote, pour désigner les femmes ainsi que les femelles d'animaux et de plantes (par exemple chez le médecin Dioscoride). De cet adjectif est issue une abondante série de dérivés.

Chez Hésiode, la race des femmes est née elle-même d'une seule femme, créature conçue par Zeus comme vengeance : κακον ανθρωποισιν (*La Théogonie*, v. 570). Remarquons au passage l'épithète de Zeus le qualifiant de « père des dieux et des hommes », avec le mot ανδρες qui oppose les deux sexes par rapport au générique ανθρωπος (*Les Travaux et les Jours*, v. 59). Le « beau

³ *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris : FM, petite coll. Maspéro, 1965, t. 1.

⁴ Sur le mot γενος, voir L. Gernet, *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce*.

⁵ Voir N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris : Seuil, Points, 1990, p. 52 et les notes.

mal » reçoit un nom dans *Les Travaux et les jours* : Pandore dans le mythe qui précède immédiatement (v. 42-106) le mythe des races (v. 107-201).

Sur la conception de la femme comme un mal, il faut aussi se pencher sur un texte beaucoup moins connu et de moindre envergure : *l'Iambe des femmes* de Sémonide. Dans la deuxième moitié du VII^e siècle av. J.-C., Sémonide, originaire de Samos, dirige la colonisation d'Amorgos (une des Cyclades) et fonde trois cités. Ce poète a, semble-t-il, essentiellement utilisé l'iambe (une brève plus une longue), du moins dans le fragment de 118 vers conservé par Stobée dans son *Anthologie* (VI ap. J.-C.) sous le titre *Iambe des femmes*. Ce texte⁶ est d'une virulence qui stupéfie le lecteur contemporain et la caricature, qui repose sur l'analogie entre femme et type d'animaux, ne suscite guère le rire. Selon la tradition, l'iambe serait lié au culte de Déméter, durant lequel des plaisanteries salaces étaient prononcées en tant qu'éléments du culte de fécondité. D'après les étymologies anciennes, l'iambe (ιαμβος) viendrait du nom de la servante Ιαμβη qui avait amusé Déméter en relevant sa jupe devant la déesse, afin de la faire rire alors qu'elle pleurait l'enlèvement de sa fille Perséphone, et ainsi faire revivre la nature (*Hymne Homérique à Cérés*).

Contrairement à Hésiode, Sémonide ne décrit pas la confection matérielle de la première femme; il dit pour commencer : « Tout d'abord la divinité créa l'esprit des femmes différemment ». Il élabore des comparaisons entre les femmes et des animaux familiers : chatte, truie, singe, renard, jument, chienne, âne, abeille ; il crée une typologie de femmes réelles, concrètes, que les auditeurs ou les lecteurs pourraient reconnaître dans leur entourage. La seule espèce positive est l'abeille : « Celle-là, heureux qui peut la trouver ». Mais cette catégorie, rare, s'avérera elle aussi vouée à la dégradation. Et finalement toute femme cause, à court ou à long terme, le malheur du mari.

L'auteur du site où ce texte est en ligne se demande : « Les thèmes traités par Sémonide étaient-ils issus du folklore ou sont-ils une création originale ? On les retrouve, beaucoup moins développés, chez Phocylide »⁷.

Hésiode semble plus optimiste quand il donne à son frère Persès des conseils sur le choix d'une épouse (*Les Travaux et les jours*, v. 695-705) ; quelques précautions suffisent pour construire un mariage profitable : choisir dans le voisinage une vierge (παρθενικῇ) nubile depuis 4 ans révolus. Cependant, dans cette société essentiellement agricole, Hésiode et Sémonide partagent la même

⁶ En ligne <<http://www.noctes-gallicanae.org/lyriquesgrecs/semonide.html>>
Voir l'article de S. Said, « Féminin, femme et femelle dans les grands traités biologiques d'Aristote » (p. 94-95), in *La femme dans les sociétés antiques*, E Lévy (éd.), Actes des colloques de Strasbourg, 1980-1981, Strasbourg, AECR, 1983.

⁷ Auteur d'élégies et de maximes, milieu du V^e av. J.-C. Page consultée le 18/01/2007.

obsession: la faim et la nourriture, avec une analogie entre la faim et le sexe. Chez Hésiode la femme est δειπνοχολή, obsédée par les repas ; chez Sémonide c'est une boulimique, une goinfre monstrueuse qui dévore (κατεσθιω) et engraisse (μαίω). Le désir sexuel, qui est un trait spécifique de la femme, est métaphorisé par le feu, chez Hésiode avec l'image de la torche (ατερ δαλοιο)⁸.

Les figures animales de *l'Iambe des femmes* ne sont pas, pour plusieurs d'entre elles, isolées dans la littérature grecque. Les plus contrastées, l'abeille et la chienne, sont présentes dans de nombreux textes. Dans *l'Economique* de Xénophon, Ischomaque, lors du premier entretien avec son épouse Philesia, lui fait comprendre son métier d'épouse en la comparant avec la reine des abeilles : « Elle a à rester dans la ruche et à ne pas permettre aux abeilles de demeurer oisives » (VII, 33 ; voir aussi 17, 34, 38)⁹.

Quant à la chienne, les références sont extrêmement nombreuses. Si l'on excepte le fidèle chien d'Ulysse, Argos, la femelle est toujours connotée négativement. La chienne est symbole d'audace, d'impudence; Hélène dit à Hector : « Pauvre beau-frère ! en moi tu n'as qu'une chienne, et méchante à glacer le cœur » Δαερ εμειο κυνος οκρυοεσσης (*Illiade*, 6, 344) ; « Et cela, pour la chienne que je suis » εινεκ' εμειο κυνος (*ibid.*, 6, 356) ; Iris aux déesses : « Toi, chienne impudente » κυον αδεες (*ibid.*, 8, 423). La femme comme la chienne est symbole de gloutonnerie ; les femmes dévorent les offrandes aux divinités : « [...] et aussi les viandes provenant des Apaturies nous les dévorons » (*Les Thesmophories*, v. 558 ; voir aussi *Odyssée*, 22, 481). Ulysse traite une servante de chienne (*Odyssée*, 18,338). Pandore est dotée d'un esprit de chienne κυνειον τε νοον (*Les Travaux et les jours*, v. 67). Aristophane, dans *Lysistrata*, transmet un proverbe issu du poète comique Phérécrate (vers 450 av. J.-C.) : κυων désignant les parties sexuelles masculines et féminines, Lysistrata dit : « Selon le mot de Phérécrate, il nous faudra écorcher une chienne écorchée », κυνα δερειν δεδαρμενην, ce qui signifie la masturbation (*Lysistrata*, v. 158).

L'Iambe des femmes n'est pas sans évoquer une sorte de parodie du mythe du *Protagoras*, trois siècles plus tard (320c-322d). Prométhée et Epiméthée sont chargés par les dieux de distribuer aux races mortelles (θηητα γεννη) les qualités qui permettront leur survie. Epiméthée s'en charge seul. Il dote les animaux (τα αλογα, τα ζωα) et oublie les hommes (το ανθρωπων γενος). Prométhée

⁸ Sur l'hypersexualité de la femme chez les auteurs grecs, voir N. Bernard, *Femmes et société dans la Grèce classique*, Paris : Armand Colin, coll. Coursus, 2003, p. 84-86.

⁹ Sur ce passage, voir le commentaire de N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, op. cit., p. 96-113.

résout le problème en dotant l'espèce humaine des « ressources nécessaires à la vie » (εὐπορία τοῦ βίου).

Le texte de Sémonide, caricatural, retient les animaux familiers dans une projection anthropomorphique qui semble suivre le processus des animaux de cirque ou des musiciens ambulants des siècles passés : des animaux dégénérés au sens propre, défigurés, avilis, à travers lesquels l'homme, au sens restrictif, va regarder ce qui lui est, croit-il, le plus éloigné, le plus étranger : le sexe opposé.

FEMMES ET ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

Après ces définitions de la race des femmes, où peut-on situer, dans l'imaginaire et dans les mentalités, les femmes philosophes ? Le chercheur se heurte au problème des sources : les femmes philosophes nous sont restées comme des noms dans des bibliographies secondaires, des sources indirectes alors que leurs œuvres sont perdues ; de plus, dans la plupart des cas, les femmes philosophes sont conçues selon une double référence : une généalogie masculine et une idéalisation conventionnelle qui renvoie, dans un préjugé jamais contesté, au κακὸν γένος.

C'est l'école pythagoricienne qui semble avoir compté le plus grand nombre de femmes : 17 d'après Jamblique, 25 d'après G. Ménage. Les sources qui nous sont parvenues sont les *Stromates IV* de Clément d'Alexandrie (160-215 ap. J.-C.), la *Vie de Pythagore* de Porphyre (233-303 ap. J.-C.), *Vie de Pythagore* de Jamblique (mort vers 306 ap. J.-C.), et le chapitre 4 (1. 2) du *Traité de la Virginité* d'Ambroise (337-397 ap. J.-C.). Ménage mentionne aussi un *Recueil des femmes héroïques* du grammairien athénien Philochore¹⁰. Cette liste met en évidence le fait que dans cet imaginaire la femme philosophe n'existe que dans la structure familiale : elle ne peut être *sui generis* !... Tout au plus peut-on faire crédit à la doctrine pythagoricienne de son ouverture qui aurait accordé aux femmes une place que d'autres écoles leur ont déniée.

L'école pythagoricienne, vers le milieu du VI av. J.-C., s'est constituée autour d'un nom largement controversé, peut-être inventé pour fédérer une doctrine. Aussi beaucoup des noms de ces femmes philosophes sont-ils sujets à caution : des légendes se sont brodées autour d'une famille. La pythagoricienne la plus célèbre, Théano, serait la fille ou l'épouse de Pythagore ; Mya, Arignote, Dano, Sara seraient leurs filles ; Thémistoclée serait la sœur de Pythagore. A ces généalogies douteuses s'ajoutent des étymologies fantaisistes qui créent une figure féminine à partir d'un disciple masculin plus ou moins attesté. Occello de Lucanie serait la fille d'Occellos

¹⁰ Cité par Denys d'Halicarnasse dans *Dinarque*, 3, 13.

de Lucanie, et Eccello de Lucanie la fille d'Eccellos, Ocelllos et Eccellos ayant étrangement chacun écrit un *Traité sur la nature de l'univers* ou *sur la nature des choses*. Les œuvres des femmes pythagoriciennes couvrent des domaines variés : lettres, chants sacrés, vers bachiques, différents Traités scientifico-philosophiques : *Sur la température des femmes* de Phyntis, *Sur la constitution des femmes* de Perictionè¹¹. Tous ces écrits sont perdus. Chez Clément d'Alexandrie (*Stromates* IV, 121), il apparaît clairement au sujet de Théano par exemple, que la « philosophie » (φιλοσοφία) désigne plutôt une attitude de réserve (σεμνοτης) qu'un système intellectuel.

Le platonisme mentionne des disciples femmes qui ne demeurent que des noms. Diogène Laërce, dans sa *Vie de Platon*, cite une liste de noms ; il a du reste dédié son ouvrage à une platonicienne, disciple ou sympathisante, inconnue : « Mais, puisque tu es une amie de Platon, et avec raison, et puisque tu cherches avec ardeur à connaître les théories de ce philosophe [...] ». Platon aurait eu une sœur, Potonè, une maîtresse, Archéanassa, courtisane de Colophon. Dans sa *Vie de Socrate*, l'historien rapporte que selon Aristote Socrate eut deux femmes : « Xanthippe, qui lui donna un fils, Lamproclès, et Myrto, fille d'Aristide le Juste, qu'il épousa sans dot et dont il eut deux enfants : Sophronisque et Ménexène. D'autres auteurs disent que ce fut Myrto sa première femme, et quelques-uns (Satyros et Hiéronyme de Rhodes) prétendent qu'Hies épousa toutes deux à la fois ». L'historien méconnaît ou interprète mal ici la loi promulguée par Périclès en 451-450 : cette loi interdit au citoyen athénien d'épouser une non-citoyenne ; cette loi définit l'αστη, citoyenne athénienne, seule qualifiée pour donner naissance au futur πολιτης. Thémistius, dans ses *Orationes*, raconte qu'Axiothéa de Philesia aurait rejoint les disciples de Platon à Athènes après avoir lu la *République*. L'opinion de Socrate sur les femmes explique qu'il n'y ait guère de disciples avérées dans son entourage : la femme n'est que l'occasion pour le sage d'exercer son équanimité et il lui faut supporter ses défauts comme on élève des oies pour avoir des oisillons, comme on dompte un cheval rétif (Diogène Laërce).

G. Ménage consacre 4 pages à Aspasia (et seulement un paragraphe à Diotime). Beaucoup d'auteurs antiques, qui étaient ses contemporains, ont parlé d'Aspasie. Le remarquable article de N. Loraux, « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle », met le doigt sur le paradoxe de cette figure et à travers elle définit le paradoxe de la femme grecque. La thèse de Loraux est qu'Aspasie comme Diotime est avant tout une fiction : non qu'elle n'ait pas existé (c'est moins sûr pour Diotime) mais elle est une construction imaginaire, j'ajouterai pour ma part

¹¹ Cités par Stobée.

idéologique. En effet, Aspasia demeure insaisissable au centre de deux constructions qui l'occultent: d'une part la belle femme étrangère prostituée (le grec a le choix entre πορνή παλλακή εταιρα, selon la bienveillance ou la malveillance des contemporains), définition qui renvoie à la figure de Périclès ; d'autre part la philosophe sophiste professeur d'éloquence. Comme le remarque finement N. Loraux, « professeur d'éloquence » traduit le grec η διδασκαλος, article féminin, et désinence masculine dans le *Ménexène* (235e-236a). Cette définition renvoie, cette fois, à Socrate.

A la fin du discours prêté dans ce dialogue à Aspasia, discours qui constitue la majeure partie du texte, Ménexène s'exclame : « Aspasia est bien heureuse, d'après toi, si elle peut, elle une simple femme (γυνή ούσα) composer de pareils discours » (349d). Socrate n'insiste que pour la forme. Aussi finalement ne connaissons-nous Aspasia qu'à travers la parole, souvent méfiante, jalouse, voire cruelle des hommes, et, dans le cas d'Aspasia, l'abondance des sources ne fait pas mieux émerger la personne de la femme philosophe.



Jean-Léon Gérôme, *Socrate allant chercher Alcibiade dans la maison d'Aspasia*

En revanche, l'école néo-platonicienne compte plusieurs femmes mais comme intellectuelles leur œuvre ne nous est pas mieux connue. P. Hadot met en valeur la différence entre Platon et Plotin (205-270 ap. J.-C.) dans la relation à la femme. Plotin aurait vécu dans la maison d'une femme, Gémina, avec la fille de celle-ci et une autre femme, Amphiclée¹². Diogène Laërce et Clément d'Alexandrie mentionnent Lasthénie de Mantinée et Axiothéa de Phlonte ; Diogène Laërce précise qu'elles s'habillaient en hommes, ce qui constitue une grave transgression. On ne sait pas si elles ont écrit. Un siècle après Plotin, la célèbre Hypathie, mathématicienne et philosophe (née vers 370-375), payée comme professeur et dirigeante de l'école néo-platonicienne. Elle écrivit 3 *Commentaires* : *Mathé-*

¹² Voir P. Hadot, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris : Gallimard, Folio-Essais, 1997, p. 81-90.

maticorum, *Des sections coniques* et *Syntaxe mathématique*. Ces écrits sont perdus semble-t-il, mais demeurent plus ou moins connus grâce à ses nombreux élèves : Hésychios, Synésius et Damascius. Elle fut une des nombreuses victimes du fanatisme chrétien: elle fut massacrée devant sa demeure (ou dans une église) par une foule de chrétiens excités par le patriarche Cyrille et le préfet de la ville, Orestès.

Les femmes philosophes — et c'est sans doute la raison majeure de la disparition de leurs œuvres — demeurent largement tributaires de l'image conventionnelle de la femme. La femme romaine, bien que la législation lui ait peu à peu conféré plus d'autonomie, n'est guère mieux lotie. Citons cette mauvaise langue de Martial (44-103 ? ap. J.-C.) ; il écrit dans une *Epigramme* à Canius au sujet de l'épicurienne Théophile que son jugement était « au-dessus de celui d'une femme, et du vulgaire ». La femme philosophe contrevient aux conventions sociales, politiques, et aux critères idéaux, toutes normes établies par les hommes. Pour Xénophon, l'origine des valeurs est double: la Divinité et la Loi : « La loi ratifie cette volonté de Dieu en unissant l'homme et la femme » (*Economique* §30). La répartition des tâches est issue d'une détermination naturelle voulue par les dieux (*ibid.* §23). Alors qu'à partir de sept ans l'éducation des garçons est confiée à un spécialiste, deux femmes sont réputées avoir elles-mêmes instruit leurs enfants : Sosipatra, en Asie Mineure, et surtout Arété, fille et disciple d'Aristippe de Cyrène, auteur, selon la tradition, de quarante ouvrages, tous perdus, et professeur de 110 disciples¹³ ; ainsi Aristippe de Jeune est-il surnommé μητροδιδάκτος : instruit par la mère.

La figure féminine la plus frappante pour les Anciens est Hipparchie de Maronée, fille et épouse de philosophe cynique, philosophe cynique elle-même. Ses écrits sont totalement perdus ; d'après la *Souda* (I, 517), elle aurait composé *Hypothèses philosophiques*, *Epichérèmes*, *Questions à Théodore dit l'Athée*. Diogène Laërce note sur elle : « Elle se passionna pour les doctrines et le genre de vie de Cratès, ne prêtant aucune attention à ses prétendants, à leur richesse, à leur noblesse ou à leur beauté », et elle menaça de se suicider si on l'empêchait d'épouser Cratès (VI, 96). On voit qu'Hipparchie refuse les valeurs traditionnelles du mariage : catégorie sociale, biens matériels, esthétique. Elle épousa donc le principal disciple de Diogène, Cratès (c. 470), homme riche qui se défit de tous ses biens pour s'adonner au cynisme. Cratès eut de nombreux disciples, notamment Métroclès de Maronée, frère d'Hipparchie, Monime de Syracuse et Ménippe de Gadara. Hipparchie a choqué ses contemporains par son comportement en public.

¹³ V^e av. J.-C. ; sophiste fondateur de l'école dite cyrénaïque.

Pour les cyniques tout comportement humain était redevable à la Nature, en particulier la nourriture et la sexualité. Ce qui choquait donc dans le mode de vie de Diogène était plus anormal encore chez une femme. Apulée (II ap. J.-C.), six siècles plus tard, écrit dans les *Florides* :

« Le Cynique la conduisit sous un portique; là, dans cet endroit fréquenté, aux yeux de tous et en plein jour, il se coucha à côté d'elle, et c'est devant tout le monde qu'il lui aurait ravi une virginité qui s'offrait avec une égale intrépidité, si Zénon n'avait étendu un vieux manteau pour dérober son maître aux regards indiscrets des gens qui faisaient cercle » (XIV).

Clément d'Alexandrie (*Stromates*, IV, 121) désigne le mariage cynique par le terme τα κυνογαμια, que le traducteur commente ainsi : « Le néologisme τα κυνογαμια est rare ; voir aussi Théodoret de Cyr, *Thérapeutique* XII 49 (d'après Clément) et la Souda [...] qui attribue l'origine du terme à Cratès ».

CONCLUSION

Je voudrais conclure en introduisant un terme que j'ai laissé de côté jusqu'à maintenant : la misogynie. Hésiode, Sémonide, Platon et bien des auteurs — grecs et latins — ont élaboré une image de la femme qui, par des options systématiquement négatives, dépréciatives, semble relever de la misogynie. Depuis une vingtaine d'années, la critique contemporaine tente, souvent au nom de l'étude même des genres, de nuancer cette accusation de misogynie.

Chaque domaine applique ses concepts et ses grilles d'analyse à la question. L'ethnologue G. Devereux (1908-1985) est l'auteur du très remarquable ouvrage *De l'angoisse à la méthode* (publié en anglais en 1967)¹⁴. Cet essai épistémologique, rendu très attachant par l'implication personnelle de l'auteur, tend à démontrer que l'objectivité de l'observateur est impossible dans les sciences humaines. Devereux introduit son ouvrage *Femme et mythe* par la phrase suivante : « S'étant lancée à corps perdu dans la première orgie masochiste de son histoire, l'humanité n'a pas reculé même devant la négation mythifiante des deux sexes » (p. 5). Il prolonge cette affirmation par une comparaison entre les concepts de droit et de justice, avant d'étudier une « série de mythes ayant trait aux déesses et aux héroïnes grecques » afin de démolir l'hypothèse d'un matriarcat primordial (p. 11).

Dans le passé récent les traducteurs et commentateurs contemporains ont eux-mêmes entretenu cette misogynie. Par exemple, dans son édition de Diogène Laërce, R. Génaille signale que Zeller « essaie une réhabilitation de Xanthippe, en montrant que l'originalité de son mari est bien en partie la cause de son caractère

¹⁴ Traduit en français en 1980, Paris : Flammarion, coll. Nouvelle Bibliothèque Scientifique.

acariâtre » (*Vie de Socrate*, p. 115, note 156). P. Chambry, dans son édition de *l'Economique* de Xénophon, commente ainsi le passage sur le maquillage de l'épouse : « N'est-ce pas là un trait de naturel exquis, comme toute la personne de cette jeune femme qui est un modèle de grâce, de bonté et de raison ? » (p. 305) : le traducteur adopte sans recul le regard de l'écrivain antique. Toujours dans ce texte, Chambry, sans doute pour prolonger l'analogie entre un cheval dompté et la jeune épousée (III, 11), traduit μου κατεσκευασμενη βιοτευει ωσπερ εγω εδιδασκον αυτην', par « Ma femme, formée par ces leçons, vit comme je l'ai dressée » (X, §13) ; il ajoute donc la métaphore du dressage au lieu de conserver le sens de *didaskô*, instruire. A la décharge de Chambry, le même gauchissement se trouve chez Méridier, dans sa traduction du *Ménexène* de Platon. Socrate évoque ses deux maîtres : Connos pour la musique et Aspasia pour l'éloquence. La relation de maître à disciple est exprimée ici (235e) par διδασκαλός, que je traduirai par « instruit par ». Quelques lignes plus bas, Méridier traduit τρεφομενον par « dressé » au lieu de « nourri », « élevé » (236a).

P. Schmitt-Pantel, dans un texte intitulé « La création de la femme : un enjeu pour l'histoire des femmes ? »¹⁵, relativise la misogynie traditionnelle transmise de siècle en siècle par les textes antiques. Elle signale que dès 1986 Jean Rudhardt, dans un texte intitulé « Pandora : Hésiode et les philosophes »¹⁶, a considéré comme stérile l'attitude de jauger les écrits du passé selon les critères du présent au lieu d'user d'empathie. P. Schmitt-Pantel continue en démontrant que « le mythe hésiodique joue le rôle de paradigme tant que n'apparaît aucune transformation significative sinon de la place réelle de la femme dans la société, du moins de la perception du rôle des femmes [...] », changement qu'elle date, très tardivement, de Plutarque (467-120 ap. J.-C.), du moins au sein du couple et de la famille¹⁷.

En cela, l'analyse de l'historienne n'est pas en accord avec celle d'une autre historienne, N. Bernard. Dans *Femmes et société dans la Grèce classique*, Bernard voit dans l'apparition du terme αστη, à Athènes (Sparte et Gortyne étant étudiées séparément), le signe de l'évolution du statut ; l'historienne explique que, alors que le féminin de πολιτης est rare, αστη n'est certes pas une fonction mais est un statut : de sexe féminin, de naissance athénienne, non-étrangère ξενη, elle possède des droits que Bernard discerne clairement dans les nombreux plaidoyers athéniens¹⁸. Elle en déduit qu'à partir du V^e siècle « l'usage du terme αστη ou celui de πολιτης expriment [*sic*] une alternative à l'emploi de γυνη, la

¹⁵ J.-Cl. Schmitt (dir.), *Eve et Pandora. La création de la première femme*, Paris : Gallimard, coll. Le temps des images, 2001.

¹⁶ Museum helveticum, p. 231-246.

¹⁷ J.-Cl. Schmitt (dir.), *Eve et Pandora. La création de la première femme*, op. cit., p. 215.

¹⁸ Du V^e au IV^e siècles : Antiphon, Lysias, Andocide, Isocrate, Isée, Hypéride, Eschine, Démosthène, en particulier le *Contre Nééra* d'Apolodore ou Ps. Démosthène.

désignation des femmes utilisée aussi bien pour définir un statut légal qu'un état biologique » (p. 129).

Enfin, G. Sissa, dans la 2^e partie de *l'Histoire des femmes* intitulée « Philosophies du genre », étudie la femme grecque par rapport au savoir chez Platon et Aristote et plus largement la question du genre chez les poètes, les philosophes et les médecins d'Homère à Galien (II ap. J.-C.). Le vocabulaire et les concepts de G. Sissa dans ces pages traduisent l'intégration de sa pensée au sein de la réflexion la plus contemporaine sur l'altérité en politique. La question de la femme n'est plus posée à partir du terme de misogynie, figé, vieilli, réducteur surtout. Reprenant les termes d'« assimilation » et d'« égalité », elle pose la question du $\gamma\epsilon\nu\omicron\varsigma\ \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\omega\nu$ selon la même démarche qui redéfinit l'étranger et resitue le concept de nationalité dans nos Etats.

Ainsi, la question ancienne de la misogynie grecque bénéficie-t-elle d'un renouveau qui l'inscrit de plein droit dans les réflexions sur la citoyenneté.



Raphaël, *L'Ecole d'Athènes*

BIBLIOGRAPHIE

1) Textes antiques

APULEE, *Florides*, Paris : Les Belles-Lettres, coll. des Universités de France, 1971.

CICERON, *Correspondance*, Paris : Les Belles-Lettres, coll. des Universités de France, 1991 (1^{re} éd. : 1980), tome VII.

CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Les Stromates, Stromate IV*, Paris : éditions du Cerf, 2001.

DIOGENE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Paris : Garnier-Flammarion, 1965, 2 tomes.

HESIODE, *Les Travaux et les jours*, Paris : Les Belles-Lettres, coll. des Universités de France, 1964.

PLATON, *Ménexène*, Paris : les Belles-Lettres, coll. des Universités de France, 1931.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, Paris : Garnier-Flammarion, 1966, 2 tomes.

XENOPHON, *Economique, La République des Lacédémoniens*, in *Œuvres complètes*, Paris : Garnier-Flammarion, 1967, tome 2.

2) Textes classiques

MENAGE, Gilles, *Histoire des femmes philosophes*, Paris : Arléa, coll. Retour aux grands textes, 2003.

3) Textes critiques

Ouvrages :

BERNARD, Nicole, *Femmes et société dans la Grèce classique*, Paris : Armand Colin, coll. Coursus, 2003.DEVEREUX, Georges, *Femme et mythe*, Paris : Champs Flammarion, 1982.DUBY, Georges et PERROT, Michèle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Paris : Plon, coll. Tempus, 2002 (1^{re} éd. : 1990), tome 1 : l'Antiquité.GERNET, Louis, *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce*, Paris : Albin Michel, coll. L'Evolution de l'humanité, 2001 (1^{re} éd. : 1917).HADOT, Pierre, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris : Gallimard, Folio-Essais, 1997.— *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris : Folio-Essais, 1995.HUMBERT, Jean, *Histoire illustrée de la littérature grecque*, Paris : Didier, 1947.LORAUX, Nicole, *Les Enfants d'Athènes. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris : Seuil, Points, 1990.SCHMIDT, Jean-Claude, (dir.), *Eve et Pandora. La création de la première femme*, Paris : Gallimard, coll. Le temps des images, 2001.WAITHE, ME, *A History of Women philosophers*, Dordrecht : Martinus Nijhoff Publishers, 1987, vol. 1.

Articles :

LORAUX, Nicole, « Aspaspie, l'étrangère, l'intellectuelle », in *Clio*, n°13, 2001, article en ligne <http://clio.revues.org>.SAID, Suzanne, « Féminin, femme et femelle dans les grands traités biologiques d'Aristote », in E. Lévy (éd.), *La femme dans les sociétés antiques*, Actes des colloques de Strasbourg, mai 1980 et mars 1981, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, AECR, 1983.

4) Sites:

<http://www.noctes-gallicanae.org><http://remacle.org/bloodwolf/philosophes><http://users.skynet.belremacle/auteurs><http://www.thelatinlibrary.com><http://www.philosophenlexikon.de>www.lyon.iufm.fr

TEXTES ANTIQUES

Sémonide d'Amorgos, *Iambe des femmes*

-Ainsi, [la divinité] s'inspira d'abord de la truie à longs poils [...]

-La divinité en fabriqua une autre d'après le renard félon [...]

-Puis la divinité s'inspira de la chienne au mauvais caractère [...]

-La suivante, c'est en s'inspirant de l'âne poussiéreux [...]

-La suivante s'inspire du chat, espèce funeste et qui cause bien des lamentations [...]

-La suivante est celle qu'a mise au monde la douce jument à la longue crinière. Celle-là ne vaut rien [...]

-La suivante en s'inspirant du singe [...]

-La suivante en s'inspirant de l'abeille. Celle-là, heureux qui peut la trouver [...].

Xénophon, *La République des Lacédémoniens*, I,4

Lycurgue, au contraire, pensa que les esclaves suffisaient à fournir les vêtements, et, jugeant que la grande affaire pour les femmes libres était la maternité, il commença par établir des exercices physiques pour les femmes, aussi bien que pour le sexe mâle ; puis il institua des courses et des épreuves de force entre les femmes comme entre les hommes, persuadé que si les deux sexes étaient vigoureux, ils auraient des rejetons plus robustes.

(Traduction de P. Chambry)

* Les cyniques

Apulée, *Florides*, XIV : De Cratès et d'Hipparchie

Telles sont les maximes que Cratès entendait de la bouche de Diogène ou dont il se pénétrait lui-même : si bien qu'un jour li s'élance au forum, jette tout ce qu'il possède comme une charge de fumier plus encombrante qu'utile, et, un rassemblement s'étant formé, s'écrie de toutes ses forces : « Cratès affranchit Cratès ». Dès cet instant, non content d'être seul, mais nu et libéré de tout, tant qu'il vécut, il vécut heureux. Et telles étaient les passions qu'il inspirait, qu'une jeune fille de grande famille, méprisant de plus jeunes et de plus riches prétendants, lui fit les premières avances. Cratès découvrit son échine, qui avait une grosse bosse, et posant à terre sa besace avec son bâton, ainsi que son manteau : « Voilà tout mon train de maison, déclara-t-il à la jeune fille ; et quant à ma beauté, tu as vu ce qu'il en était. Réfléchis donc bien, pour n'avoir pas ensuite sujet de te plaindre ». Hipparchie accepta le parti qu'on lui présentait ; elle avait tout considéré d'avance ; c'était une affaire résolue ; de mari plus riche et plus beau, nulle part au monde elle n'en pourrait trouver ; elle le priait donc de l'emmener où bon lui semblerait. Le Cynique la conduisit sous un portique ; là, dans cet endroit fréquenté, aux yeux de tous et en plein jour, il se coucha à côté d'elle, et c'est devant tout le monde qu'il lui aurait ravi une virginité qui s'offrait avec une égale intrépidité, si Zénon n'avait étendu un vieux manteau pour dérober son maître aux regards indiscrets des gens qui faisaient cercle.

(Traduction de P. Vallette)

* Aspasia

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 45

[...] car l'émulation entre vivants provoque l'envie, tandis que ce qui ne fait plus obstacle obtient tous les honneurs d'une sympathie incontestée. S'il me faut aussi faire mention des femmes réduites au veuvage, j'exprimerai toute ma pensée en une brève exhortation : toute leur gloire consiste à ne pas se montrer inférieures à leur nature et à faire parler d'elles le moins possible parmi les hommes, en bien comme en mal.

(Traduction de J. Voilquin)

V. Woolf, *Une chambre à soi*

La plus grande gloire pour une femme est qu'on ne parle pas d'elle, disait Périclès, qui était, lui, un des hommes dont on parla le plus.

(Traduction de Clara Malraux)

Paris: Denoël-Gonthier, 1951, p. 71

Xénophon, *L'Economique*, III, 14

-(Critobule) : Mais ces maris que tu dis avoir de bonnes femmes les ont-ils formées eux-mêmes ? -(Socrate) : Il n'y a rien de mieux que d'examiner ce point. Je te présenterai à Aspasia qui t'instruira de tout cela plus pertinemment que moi.

* Autour de Platon

Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Livres II et III

Vie de Platon. Lasthénéia de Mantinée et Axiothée de Phlionthe, qui s'habillait en homme, si l'on en croit Dicéarque.

Vie de Socrate. Mais, puisque tu es une amie de Platon, et avec raison, et puisque tu cherches avec ardeur à connaître les théories de ce philosophe [...].

(Traduction de R. Genaille)

Vie de Socrate. Aristote dit qu'il eut deux femmes : Xanthippe, qui lui donna un fils, Lamproclès, et Myrto, fille d'Aristide le juste, qu'il épousa sans dot et dont il eut deux

enfants : Sophronisque et Ménexène. D'autres auteurs disent que ce fut Myrto sa première femme, et que quelques uns (cf Satyros et Hiéronyme de Rhodes) prétendent qu'il les épousa toutes deux à la fois.

(p. 113) : Il força son fils Lamproclès à respecter sa mère.

(p. 115) Zeller (*La Philosophie des Grecs*, t.2) essaie une réhabilitation de Xanthippe, en montrant que l'originalité de son mari est en partie la cause de son caractère acariâtre.

Die Philosophie der Griechen, Leipzig, 1889

Clément d'Alexandrie, *Stromates* IV

Et aussi, Théano la pythagoricienne ne fit-elle pas de tels progrès dans la sagesse ? A quel'un qui la regardait avec une curiosité indiscrete et lui disait : « Quel beau bras ! », elle répondit : « Oui, mais il n'est pas public ». Autre exemple de la même pudeur, on cite cette parole mémorable : on demandait à Théano combien de jours après avoir été avec son mari une femme peut descendre aux Thesmophories : « Si c'est son mari, tout de suite ; mais, si c'est un étranger, jamais ».

* Femmes romaines

Cicéron, *Correspondance, Ad familiares*, XIII, 72

Cérellia, qui fait partie de mes relations [*necessariae meae*], possède en Asie du bien, des créances, des propriétés ; je te les ai recommandés de vive voix, dans tes jardins, le plus consciencieusement possible ; fidèle à ton habitude et à l'extrême obligeance dont tu m'as donné des marques constantes, tu m'as promis de faire tout ton possible. Tu t'en souviens, je présume ; car je sais que tu n'as pas l'habitude d'oublier.

Cependant, les agents d'affaire de Cérellia lui ont écrit qu'en raison de l'étendue de la province et de la multiplicité de tes occupations, il fallait revenir à la charge. [...] Au demeurant, dis-toi bien que je te saurai un gré infini de tout ce que tu feras par bienveillance pour Cérellia.

(Traduction de J. Beaujeu)

Martial, *Epigrammes*, VII, 68

La voici, Canius, cette Théophilia, ta fiancée, dont l'esprit est naturellement imprégné de la philosophie grecque. A bon droit, le jardin du glorieux vieillard d'Athènes la réclamerait, et le groupe des stoïciens ne voudrait pas avec moins de force la compter parmi ses adeptes. Tous les ouvrages que tu auras soumis à son oreille judicieuse sont voués à l'immortalité ; tellement son jugement est au-dessus de son sexe et du peuple [...].

(Traduction de H.J. Izaac)